

en Europe. Le seul que possède la France a figuré au catalogue des livres vendus en octobre 1860 par H. Labitte, et il n'a pu trouver d'acquéreur.

Nous venons d'établir le bilan des richesses amassées par nos devanciers; dans cette analyse rapide des œuvres qu'ils nous ont léguées, nous croyons avoir accordé une juste place au blâme et à l'éloge, en les mesurant sur une appréciation faite consciencieusement. Pourquoi eussions-nous appelé à notre aide l'amertume de la critique ou un esprit de dénigrement systématique? Nous n'en avons pas besoin. Aux yeux de tout lecteur impartial, leurs qualités et leurs défauts s'affirment avec une irrécusable évidence. Nous le répétons, deux de ces monuments du génie de l'homme s'imposent surtout à notre admiration, le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle et l'*Encyclopédie* de Diderot, parce que ces deux œuvres immortelles, même dans leur actuelle insuffisance, sont sorties d'une inspiration dégagée de toute préoccupation mercantile, et ont assis pour jamais, sinon inauguré, le principe d'où devait jaillir l'ère des sociétés modernes. Mais ces travaux d'Hercule du monde de la pensée suffisent-ils aujourd'hui aux aspirations de notre siècle? Personne n'oserait le soutenir. Ce ne sont plus que des édifices majestueux, mais incomplets, des troncs vénérables que le voyageur, nous voulons dire l'homme d'étude, salue encore avec respect, mais chez lesquels toute trace de végétation active a presque disparu. Quant à la plupart des autres encyclopédies, M. Victor Hugo les a nettement caractérisées « spéculations de librairie, » c'est-à-dire publications entreprises en vue d'exploiter tel besoin, telle tendance de l'époque; nul cachet de généralité et surtout d'originalité; aucune idée élevée, franchement accusée, qui s'en dégage; tout au plus des prétentions mal justifiées ou un esprit étroit qui étend chaque article sur le lit de Procuste dressé par une coterie. Et puis, ces ouvrages eussent-ils même, à l'époque de leur apparition, rempli consciencieusement un large programme, qu'aujourd'hui encore ils laisseraient un vide immense dans le cadre général qu'ils devaient embrasser. Les sciences, les arts, l'industrie, luttent de vitesse avec les locomotives de nos chemins de fer, avec le télégraphe électrique lui-même; il faut les suivre dans cette course rapide, les devancer même quelquefois, si l'on veut arriver à temps; il faut surtout faire dominer cette vaste exposition de nos connaissances actuelles par un principe large, fécond, qui repousse loyalement toute suggestion, toute exigence de parti, pour ne sacrifier qu'aux droits imprescriptibles de la justice et de la vérité, sans se laisser détourner de sa voie ni par des atténuations intempestives des fausses doctrines, ni par la perspective des périls que l'on court quelquefois lorsqu'on prend courageusement les DROITS DE LA PENSÉE comme devise de son drapeau.

Aurons-nous échappé aux défauts que nous avons signalés dans les travaux de nos devanciers? Nous avons du moins la conviction de n'avoir rien négligé pour cela. On pourra critiquer l'exécution de l'œuvre immense que nous avons entreprise, mais on n'en attaquera pas l'esprit sans blesser l'équité. Nous avons pu nous tromper sur des questions de détail; nous croyons fermement n'avoir point erré quant à l'idée générale. Notre foi est celle de la France, qui revient, après plus d'un demi-siècle de tâtonnements, à sa vraie tradition politique et philosophique, aux idées qui ont vivifié la grande âme de nos pères.

Nous vivons à une époque où la fiévreuse activité des intelligences, détournée violemment des spéculations politiques, semble s'être repliée un instant sur elle-même pour se lancer ensuite, avec un élan irrésistible, dans la carrière où les sciences et les arts lui ouvrent un horizon sans bornes. Jamais la soif d'apprendre, de savoir, de juger, ne s'était emparée plus impérieusement des esprits; jamais la pensée, surexcitée sans cesse par de nouvelles découvertes, n'avait abordé un ensemble plus étendu de questions et de problèmes hardis, mais d'une solution féconde; jamais la raison ne s'était sentie plus affranchie des errements des siècles passés, et n'avait interrogé les mystères de toute science avec une plus indépendante curiosité. Nos savants produisent tous les jours d'excellents ouvrages, et ceux qui peuvent se les procurer et qui ont le temps de les lire, se trouvent ainsi en mesure de satisfaire à tous ces immenses appétits de l'esprit; mais l'ensemble de ces ouvrages forme une véritable bibliothèque, et il n'est pas donné à tout le monde d'acheter une bibliothèque entière, tout le monde surtout n'a pas le temps qu'il faudrait pour la lire. C'est un livre unique, contenant toutes choses, qui pourrait seul mettre toutes les connaissances à la portée du grand nombre, et que possédons-nous en ce genre? Encore une fois, des ouvrages surannés au point de vue philosophique et critique, arriérés de vingt ou trente ans au moins sous le rapport scientifique, n'embrassant que quelques spécialités traitées comme les moines de Clairvaux l'eussent fait sous l'œil de saint Bernard, avec une timidité qui laisse le moins de prise possible aux points d'interrogation toujours menaçants du pouvoir ou de l'index. Le *Grand Dictionnaire universel* vient donc à son jour, à son heure; il vient, ce qui sera désormais une nécessité séculaire, dresser la véritable statistique, offrir l'inventaire de la science moderne; il vient satisfaire des impatiences généreuses, des avidités de savoir légitimes; il apporte au savant, au littérateur, à l'historien, au philosophe, à l'industriel, au commerçant, à l'artiste, à l'ouvrier, à tout ce qui imagine, à tout ce qui exécute, un inépuisable approvisionnement, un arsenal formidable où sont rassemblés, classés, étiquetés, tous les moyens, toutes les ressources, toutes les forces, toutes les armes que le génie, la patience, les recherches, la science, les méditations des grands hommes, ont mis au service de l'intelligence. Jamais, nous le disons sans être arrêté par une feinte modestie, jamais un si vaste amas de matériaux précieux, de renseignements utiles ou

indispensables, n'avait été accumulé dans un répertoire aussi universel. L'*Encyclopédie* de Diderot, élevée pour ainsi dire sur les débris d'un monde dont elle a fait crouler les derniers appuis, apparaissant au seuil d'un monde nouveau dont elle jetait les gigantesques assises, l'*Encyclopédie* de Diderot a largement rempli la tâche qu'elle s'était attribuée, disons mieux, qu'imposaient à ses vaillants auteurs les idées profondes et hardies dont ils s'étaient constitués les apôtres, dont ils furent presque les martyrs. Mais à un autre siècle une autre œuvre; l'histoire de l'esprit humain est une immense toile de Pénélope que le temps défait sans cesse et qui est toujours à recommencer. Voilà pourquoi nous avons repris en sous-œuvre l'immortel travail des encyclopédistes, non pas, certes, avec la prétention de remuer le monde à leur exemple en y jetant des idées nouvelles, mais avec celle de résumer toutes les connaissances humaines, en les faisant entrer dans un vaste cadre où l'homme studieux puisse, malgré son étendue, les embrasser d'un seul coup d'œil. Ah! c'est une redoutable tâche que nous avons entreprise, lorsque nous avons résolu d'élever ce monument au génie de l'homme; c'est un lourd fardeau que celui que nous portons depuis vingt ans, suivant chaque découverte, notant chaque progrès, analysant chaque idée, appréciant chaque système, épiant, pour ainsi dire, chaque moment où un germe nouveau allait éclore au monde de la pensée. Aujourd'hui que nos recherches sont arrivées à leur terme, que nos matériaux sont complets, nous mettons la main à l'œuvre, et nous allons presser les travaux pour que l'édifice soit bientôt achevé. Et ici s'offre naturellement l'occasion d'expliquer à nos lecteurs le plan de notre ouvrage, et de leur faire connaître nettement quel esprit a présidé à la rédaction de nos articles.

Nous l'avons déjà dit, tout le monde, à notre époque, veut apprendre, connaître, savoir, juger, se rendre compte; on n'accepte plus les opinions toutes faites, qui se transmettaient autrefois, comme un héritage, d'une génération ou d'une classe d'individus à l'autre; les préjugés ont cédé la place au raisonnement et à la critique, et, en toute chose, chacun veut exercer son propre contrôle, guidé par l'étude directe des faits et des doctrines. Les temps de foi aveugle sont passés sans retour; on ne croit plus que sous bénéfice d'inventaire. Mais comment se diriger dans cet effroyable dédale de toutes les connaissances humaines? Quelle lumière appeler à son aide? A quelle source puiser les renseignements dont le besoin se renouvelle à chaque instant? Quel livre interroger? Quel ouvrage consulter? C'est ici que commencent les véritables difficultés. Eût-on à sa disposition la Bibliothèque impériale et les prodigieuses richesses qu'elle renferme, que l'on serait encore embarrassé, qu'on le serait même davantage. Et puis, où trouver un fil d'Ariane pour se diriger à travers tous les détours de ce formidable amas des trésors de l'esprit? L'impuissance du chercheur naîtrait de cette abondance même. Quant aux bibliothèques particulières, en est-il beaucoup qui puissent suffire aux recherches auxquelles est condamné celui qui veut éclaircir un point douteux ou se renseigner sur un événement? Quelle collection de traités ou de dictionnaires ne devront-elles pas réunir sur les diverses branches de nos connaissances: linguistique, lexicographie, grammaire, rhétorique, philosophie, logique, morale, ontologie, métaphysique, psychologie, théologie, mythologie, histoire, géographie, arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie, hautes mathématiques, mécanique, astronomie, physique, chimie, sciences naturelles, botanique, zoologie, géologie, ornithologie, ichthyologie, entomologie, erpétologie, médecine, chirurgie, pathologie, thérapeutique, physiologie, pharmacie, art vétérinaire, archéologie, paléontologie, technologie, arts et métiers, beaux-arts, littérature, bibliographie, économie politique, agronomie, horticulture, viticulture, sylviculture, commerce, industrie, marine, navigation, art militaire, artillerie, génie, statistique, droit, législation, administration, finances, cultes, instruction publique, eaux et forêts, inventions et découvertes, magie, alchimie, astrologie, blason, jeux, numismatique, termes de chasse, de pêche, de bourse de turf, etc., etc., etc. Voilà à quelle multitude de livres il faudrait avoir recours pour éclaircir ses doutes ou son ignorance, et cela quand on est pressé de trouver et de savoir. Dans les ouvrages spéciaux, il faut, pour arriver à la formule d'un principe, à la constatation d'un phénomène, suivre une série de raisonnements et de déductions, qui se succèdent quelquefois à travers la moitié d'un volume; tandis que, le plus souvent, on cherche l'expression nette et concise d'une vérité, sans égard aux rapports qui l'enchaînent à un certain ordre d'idées. Un dictionnaire universel, qui renferme tout ce qui a été dit, fait, écrit, imaginé, découvert, inventé, est donc une œuvre éminemment utile, destinée à satisfaire d'immenses besoins; car un tel dictionnaire met, pour ainsi dire, sous la main de tout le monde, l'objet précis de toutes les recherches qu'on peut avoir besoin de faire.

Traçons maintenant un sommaire rapide de chacune des parties qui composent notre ouvrage.

Le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* étant, avant tout, le dictionnaire de la langue, la partie lexicographique a reçu des développements qu'on chercherait vainement ailleurs, et qui se suivent dans un ordre logique, clair, méthodique, que tous les dictionnaires avaient trop dédaigné jusqu'à présent: sens propres, sens par extension, par analogie ou par comparaison, sens figurés purs, sont nettement déterminés par des exemples qui font rigoureusement ressortir les nuances et les délicatesses des diverses acceptions; chaque mot trouve son historique tout tracé par son étymologie, sa formation, et les vicissitudes de sens qu'il a subies pour arriver jusqu'à nous, vicissitudes rendues sensibles par des exemples empruntés à nos vieux chroniqueurs, aux fabliaux, aux trouvères, aux auteurs du XVI^e siècle, à ceux du XVII^e et du XVIII^e, et enfin, et surtout, aux écrivains de notre temps. Un dictionnaire du XIX^e siècle ne doit-il pas s'attacher de préférence à reproduire la

physionomie de la langue au moment actuel? Les immortels écrivains du xvii^e siècle ont fixé notre idiome, lui ont donné sa forme nationale; mais ceux de notre époque l'ont assoupli, étendu, plié aux innombrables besoins de l'esprit et de la pensée, et il n'est peut-être pas d'expression qui n'ait revêtu sous leur plume une forme neuve, qui n'ait été enrichie de quelque acception aussi juste que pittoresque. Pourquoi donc, comme presque tous nos devanciers l'ont fait, bannir ces écrivains d'un domaine qu'ils ont si heureusement contribué à cultiver et à fertiliser? Nous leur avons, au contraire, réservé une large place, convaincu que les V. Hugo, les Lamartine, les Alfred de Musset, les Th. Gautier, les Villemain, les Sainte-Beuve, les G. Sand, les Balzac, les Alex. Dumas, les Proudhon, les Henri Martin, les V. Cousin, et tant d'autres que nous pourrions citer, valent bien la plupart de ces fades et insipides auteurs du xviii^e siècle et du commencement du xix^e, qui partageaient avec Corneille, Racine, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, Boileau, La Fontaine, Molière, etc., le monopole des exemples à fournir pour asseoir les différents sens des mots. Tout écrivain de talent, à quelque temps, à quelque opinion et à quelque spécialité qu'il appartienne, a payé son tribut à nos colonnes. Par elle-même, la langue n'a point de doctrine fixe, puisqu'elle doit servir d'instrument à l'athée comme au dévot le plus fanatique, au révolutionnaire le plus exalté comme au partisan de l'immobilisme, et une sorte d'éclectisme est le seul système qui puisse lui convenir.

Parlons maintenant de la partie étymologique, à laquelle le *Grand Dictionnaire* a voulu donner de très-amples développements. Parmi les sciences nouvelles auxquelles le xix^e siècle s'honore avec raison d'avoir donné naissance, il en est une qui attire tout d'abord l'attention par la rapidité avec laquelle elle s'est créée et par la fécondité des résultats auxquels elle a conduit; nous voulons parler de la philologie comparée, qui ne date que d'hier et qui, cependant, a pris rang immédiatement à côté de l'histoire, de l'anthropologie, de l'ethnographie, de la mythologie, pour lesquelles elle est désormais un auxiliaire indispensable. Comme toute science, la philologie comparée, la linguistique, a passé par des phases transitoires avant d'arriver à l'état de science constituée. Mais aucune, peut-être, n'a franchi en moins de temps ces périodes, qui sont les âges du savoir humain, les étapes de l'intelligence. On peut dire sans exagération que tous les progrès sérieux, positifs, qu'a faits la linguistique, se sont accomplis dans l'espace de cinquante années, comprises entre l'apparition de la *Grammaire comparée* de Bopp (16 mai 1816) et nos jours.

Ce n'est pas à dire, cependant, que le langage n'ait jamais préoccupé l'attention des hommes avant cette époque. Au contraire, nous retrouvons des traces extrêmement anciennes de ces préoccupations. Mais, de même que la chimie n'a commencé à exister qu'à partir du moment où elle s'est dégagée des théories sans fondement et des notions empiriques de l'alchimie, de même la linguistique ne s'est fondée que lors de l'introduction de la méthode scientifique dans ce terrain où s'étaient perdus auparavant tant de rêveurs. Comme nous venons de le dire, la linguistique date de la publication de la *Grammaire* de Bopp, qui gardera l'éternel honneur d'avoir posé cette science sur une base solide, et d'avoir ensuite pris une part des plus actives à son développement.

Les peuples anciens se préoccupèrent, à leur manière, de ce phénomène merveilleux, la parole; les brahmanes indiens, par exemple, dans les hymnes des *Védas*, élevèrent, nous apprend M. Max Müller, la parole au rang d'une divinité. Dans les *Brahmanas*, la parole est appelée la vache, le souffle est appelé le taureau, et l'esprit humain est présenté comme leur progéniture. Mais un peu plus tard on abandonna ces idées mystiques, et l'étude de la grammaire fut instituée par les brahmanes d'une façon qui n'a jamais été surpassée, du moins sous le rapport de la minutie. «L'idée, dit M. Max Müller, de réduire une langue tout entière à un petit nombre de racines, qu'en Europe, au xvi^e siècle, Henri Estienne tenta de réaliser le premier, était parfaitement familière aux brahmanes, au moins cinq cents ans avant Jésus-Christ.» Les grammairiens grecs, représentés par les deux écoles d'Alexandrie et de Pergame, ont exécuté des travaux grammaticaux qui, aujourd'hui encore, ne sont pas sans valeur. Chez les Romains, ces études furent également cultivées avec grand succès; il nous suffira de rappeler les noms de Varron, de Lucilius, de Festus, de Quintilien, de Priscien, etc. Si maintenant nous sortons de l'antiquité, nous retrouvons toujours la méthode empirique en vigueur, mais successivement transformée par les notions, de plus en plus étendues, acquises par la connaissance des nouvelles langues. Il faudrait plusieurs volumes pour faire l'histoire de la linguistique avant le xix^e siècle: nous nous bornerons à nommer Vossius, les Estienne, Pasquier, Bochart, Ménage, Huet, de Brosses, Court de Gébelin, Fabre d'Olivet, Larcher, Turgot, etc., qui, même de nos jours, ont encore, hélas! des disciples obstinés qui refusent de se rendre à l'évidence.

De très-bonne heure, ces précurseurs de la linguistique voulurent chercher un lien de parenté entre les différentes langues qui leur étaient accessibles. Ces préoccupations donnèrent naissance aux systèmes les plus fantastiques et les plus inconciliables. Mais ces tendances latentes dénotaient déjà un véritable progrès; ces aspirations intuitives furent satisfaites par une découverte inespérée, celle de la langue sanscrite, dont la connaissance positive ne date chez les Européens que de la fondation de la Société asiatique de Calcutta, en 1784. Dès lors le rôle des précurseurs est fini; celui des initiateurs commence: William Jones, Carey, Wilkins, Forster, Colebrooke, etc., sont les glorieux promoteurs du mouvement. L'étude du sanscrit démontra immédiatement sa parenté étroite avec la plupart des idiomes de l'Europe (postérieurement

appelés *indo-européens*) et plusieurs de l'Asie. Puis arrivent les admirables travaux de Bopp, de Schlegel, de Humboldt, de Pott, de Grimm, de Rask, de Weber, de Max Müller, qui achèvent la révolution ébauchée par leurs prédécesseurs.

Sans anticiper ici sur l'article étendu que nous consacrerons dans cet ouvrage à la langue sanscrite, nous ferons remarquer que le sanscrit n'est pas, comme on le croit trop généralement, la souche des langues indo-européennes; c'est tout au plus une branche collatérale (pour la période védique). Dans nombre de cas, le sanscrit classique trahit même, par des symptômes non équivoques, son âge moins avancé par rapport au latin, au zend, etc. Nous signalerons, par exemple, la substitution des palatales aux gutturales dans les racines. L'importance du sanscrit ne consiste donc pas, comme on pourrait le supposer, dans son antiquité, mais bien plutôt dans son intégrité, dans l'état de conservation de ses nombreux monuments littéraires. Il nous a ainsi fourni des éléments de comparaison d'une valeur inappréciable, pour grouper tous les idiomes congénères, combler les lacunes qui les séparent, et renouer des liens rompus par des accidents inconnus.

Ces quelques considérations suffiront, nous l'espérons, pour faire comprendre à nos lecteurs l'importance de la science nouvelle, et leur expliqueront pourquoi nous avons cru devoir lui consacrer une aussi large place dans le *Dictionnaire du XIX^e siècle*.

M. Max Müller range parmi les sciences naturelles la linguistique, qu'on avait à tort, suivant lui, classée jusqu'ici parmi les sciences historiques. Nous reconnaissons volontiers que l'application de la méthode des sciences naturelles à la linguistique a produit, entre les mains de M. Max Müller et des savants allemands, de merveilleux résultats; mais nous croyons cependant que les considérations historiques sont d'une importance extrême dans la linguistique, et que la science du langage est mixte, qu'elle touche à la fois au domaine naturel et au domaine historique. Cette restriction faite, nous reconnaissons sans difficulté le côté ingénieux et neuf de la théorie de M. Max Müller. Rien, en effet, ne ressemble plus à un anatomiste armé du scalpel et fouillant un cadavre pour lui arracher les secrets de la vie organique, qu'un linguiste analysant, disséquant un mot, dégagant au milieu des affixes et des suffixes, et des différentes modifications phonétiques internes, une racine primitive. Des deux côtés il faut la même habileté de praticien, la même sûreté de main, la même intelligence, la même sagacité. Le linguiste a, lui aussi, ses œuvres merveilleuses de restitution inductive; sur un fragment de livre, sur une phrase, sur un mot, il reconstruit une langue tout entière avec la même infailibilité que le paléontologiste restitue, sur une vertèbre, sur une dent, un animal, un monde entier. Nous pouvons même dire que, dans certains cas, les résultats obtenus par la linguistique semblent encore plus étonnants que ceux qui le sont par la paléontologie. Les lignes suivantes, empruntées à M. J. Perrot, feront parfaitement comprendre ce fait aux lecteurs:

«Bien mieux que l'enquête archéologique, si brillamment inaugurée, il y a une trentaine d'années, dit M. J. Perrot, par les savants du nord de l'Europe, l'étude des langues et de leurs formes les plus anciennes nous permet de remonter dans ce vague et obscur passé, où se débrouent les premiers vagissements et les premiers pas de l'humanité, bien au delà du point où s'arrêtent la légende et la tradition même la plus incertaine. Ni ces grands amas de coquilles, si patiemment ramassés et examinés par les antiquaires norvégiens; ni ces lacs italiens et suisses, dont M. Troyon et ses émules explorent les rivages et interrogent du regard et de la sonde les eaux transparentes; ni les cavernes fouillées par M. Lartet; ni ces antiques sépultures d'un peuple sans nom, qui se retrouvent des plateaux de l'Atlas aux terres basses du Danemark, ne nous livrent d'aussi curieux secrets que ces riches et profondes couches du langage, où se sont déposées, et comme pétrifiées, les premières conceptions de l'homme naissant à la pensée, les premières émotions qu'il ait éprouvées en face de la nature, les premiers sentiments qui aient fait battre son cœur. Reste des grossiers festins de nos sauvages ancêtres, débris de leurs légères demeures suspendues au-dessus de ces eaux qui les protégeaient et les nourrissaient tout à la fois, monuments authentiques de leur ingénieuse et opiniâtre industrie, faibles instruments qui les aidaient dans leurs premières luttes contre la nature, armes fragiles et émoussées qui leur servaient à se défendre contre les bêtes fauves, étranges bijoux, gauches et naïves parures où se révèlent des instincts de coquetterie contemporains, chez l'un et chez l'autre sexe, des premiers rudiments de la vie sociale, tout cela n'est ni aussi instructif, ni aussi clair et aussi précis, tout cela ne nous en apprend pas autant sur ces longs siècles d'enfance et de lente croissance, que l'analyse même des mots, que l'explication de toutes ces métaphores hardies dont nous avons hérité et que nous employons encore tous les jours sans plus les comprendre, que l'examen de tous ces termes figurés, qui, même dans les plus raffinés et les plus philosophiques de nos idiomes modernes, subsistent toujours comme les vivants témoins d'un inoubliable passé, et semblent protester, par le rôle qu'ils continuent à jouer dans la langue, contre les victoires et les conquêtes de l'abstraction.»

M. Max Müller embrasse sous le nom de *science du langage* les différentes études successivement appelées *philologie comparée*, *étymologie scientifique*, *phonologie*, *glossologie*, *linguistique*, etc., appellations dont il blâme l'impropriété. Il est évident que, comme terme générique, *science du langage* est un mot très-heureux, très-large, qui permet de grouper en un seul faisceau les différentes sciences auxquelles l'étude du langage sert de base. Ces différentes sciences, qui relèvent immédiatement de la science du langage, et dont elles ne sont, en quelque sorte, que les annexes, sont les suivantes: